

LES FOUILLES DU SANCTUAIRE GALLO-ROMAIN DE RIBEMONT-SUR-ANCHE (Somme) : UN BILAN (1966-1981)

par J.-L. CADOUX *

Après 16 ans de recherches à Ribemont-sur-Ancre, il nous a paru utile de dresser un rapide bilan, à la fois réflexion méthodologique et instrument bibliographique. Ces quelques pages faciliteront une première approche du sanctuaire, qui a déjà fait l'objet de publications nombreuses, mais dispersées.

Les fouilles programmées du sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre ont commencé en 1966 ; depuis lors, elles se sont poursuivies sans interruption, à raison d'une campagne chaque été.

Le sanctuaire, entièrement arasé, est situé dans les champs en labours sur les pentes de la rive nord de la vallée de l'Ancre, à 23 km au n.e. d'Amiens. Au moins sur le plan local, le site n'a jamais été complètement oublié : les découvertes de surface, l'existence de puits (un "puits sans fond" était encore visible il y a quelques décennies), avaient maintenu vivace la tradition d'une ville disparue, où se serait caché un Veau d'Or (toponyme "Ch'Bœuf d'Or", dont la localisation précise est d'ailleurs incertaine). Il a fallu attendre les prospections aériennes pour que soit révélé un grand ensemble de bâtiments, symétriquement distribués autour de deux cours, et d'une troisième apparue plus tardivement. Le site fut alors interprété comme celui d'une *villa* (1).

Les deux premières campagnes (1966 et 1967) furent menées par le Groupe d'Archéologie de la Sorbonne, sous la direction d'Alain Ferdière. Elles se plaçaient dans le cadre d'une enquête générale sur l'habitat rural en Picardie à l'époque gallo-romaine : le Professeur Ernest Will, alors Directeur des Antiquités Historiques de Picardie, faisait procéder à une série d'études stratigraphiques sur des *villae* repérées par les photographies aériennes. Ribemont fut sélectionné, en grande partie à cause de ses dimensions exceptionnelles (800 m sur 300 m). Dès la première campagne, A. Ferdière soupçonnait la fonction religieuse des structures découvertes à l'emplacement de ce que l'on avait d'abord pensé être la "maison du maître" (2).

Les fouilles furent poursuivies, à partir de 1968, par le Groupe d'Archéologie des Etudiants d'Amiens, sous la direction de Jean-Louis Cadoux, en collaboration, jusqu'en 1970, avec Jean-Luc Massy. Une méthode de travail, encore originale à l'époque, fut définie : fouiller un nombre limité de carrés sélectionnés qui sont rebouchés dès la fin de la campagne, le terrain étant aussitôt remis en culture. De la sorte, les "archives du sous-sol" sont épargnées au maximum, et l'essentiel du site reste vierge, en réserve archéo-

logique pour l'avenir ; de plus, libérés des soucis de consolidation et de mise en valeur des vestiges, les chercheurs peuvent consacrer la totalité de leurs efforts et de leurs moyens matériels à leur programme scientifique.

A la fin de l'année 1970, le plan du temple était suffisamment connu, et on avait assez d'éléments pour pouvoir proposer une chronologie (3). La vraisemblance et les indices topographiques étayaient l'hypothèse que la grande butte semi-circulaire, au centre du sanctuaire, était un théâtre ; malheureusement, les prospections aériennes n'avaient jusque là rien révélé, les murs, noyés dans d'épais remblais, comme ceux du temple, ne donnant aucun "fantôme" visible après les labours. C'est donc sur cette butte que se reportèrent les fouilles. En 1971, l'identification de l'édifice comme étant un théâtre était certaine (4). L'étroite collaboration entre l'archéologie de terrain et l'archéologie aérienne porta, en Juin 1972, des fruits spectaculaires : vaguement visibles au sol, des anomalies de végétation furent signalées et immédiatement photographiées d'avion. Confirmant et complétant les déductions tirées de nos fouilles, les photographies aériennes nous donnèrent la quasi-totalité du plan du théâtre ; deux campagnes seulement ont permis d'achever, selon nos critères, l'étude de ce monument. Construit au milieu du I^{er} s. (peut-être seulement au début du II^e s., car le premier mur au nord du *proscenium* est postérieur à Domitien ; mais il est possible que ce mur ne soit qu'une adjonction au plan initial), le théâtre a été transformé en théâtre amphithéâtre vers la fin du II^e s. ; réparé à la fin du III^e s., il était encore en activité à la fin du IV^e s. (5).

Depuis 1972 également, des anomalies de végétation avaient révélé le plan presque complet des thermes : deux campagnes suffirent, en 1976 et 1977, pour en connaître la structure et la chronologie d'une manière suffisante. Construits vers 105/110 ap. J.-C., ils furent détruits systématiquement entre la fin du II^e s. et les années 250 au plus tard. Tard bâtis, vite démontés, sans doute parce que trop coûteux à entretenir, ils étaient par ailleurs d'une simplicité toute spartiate, si l'on peut dire (6).

Une fois achevée l'étude des trois monuments, on aurait pu se demander si les fouilles méritaient d'être poursuivies : les immenses bâtiments annexes, dont le plan est bien connu par les prospections aériennes et a été maintes fois publié (7), sont profondément arasés, au-dessous même des niveaux de construction. Quand le labour fait apparaître des fondations écrêtées, c'est qu'il n'y a plus non seulement de murs, mais aussi plus

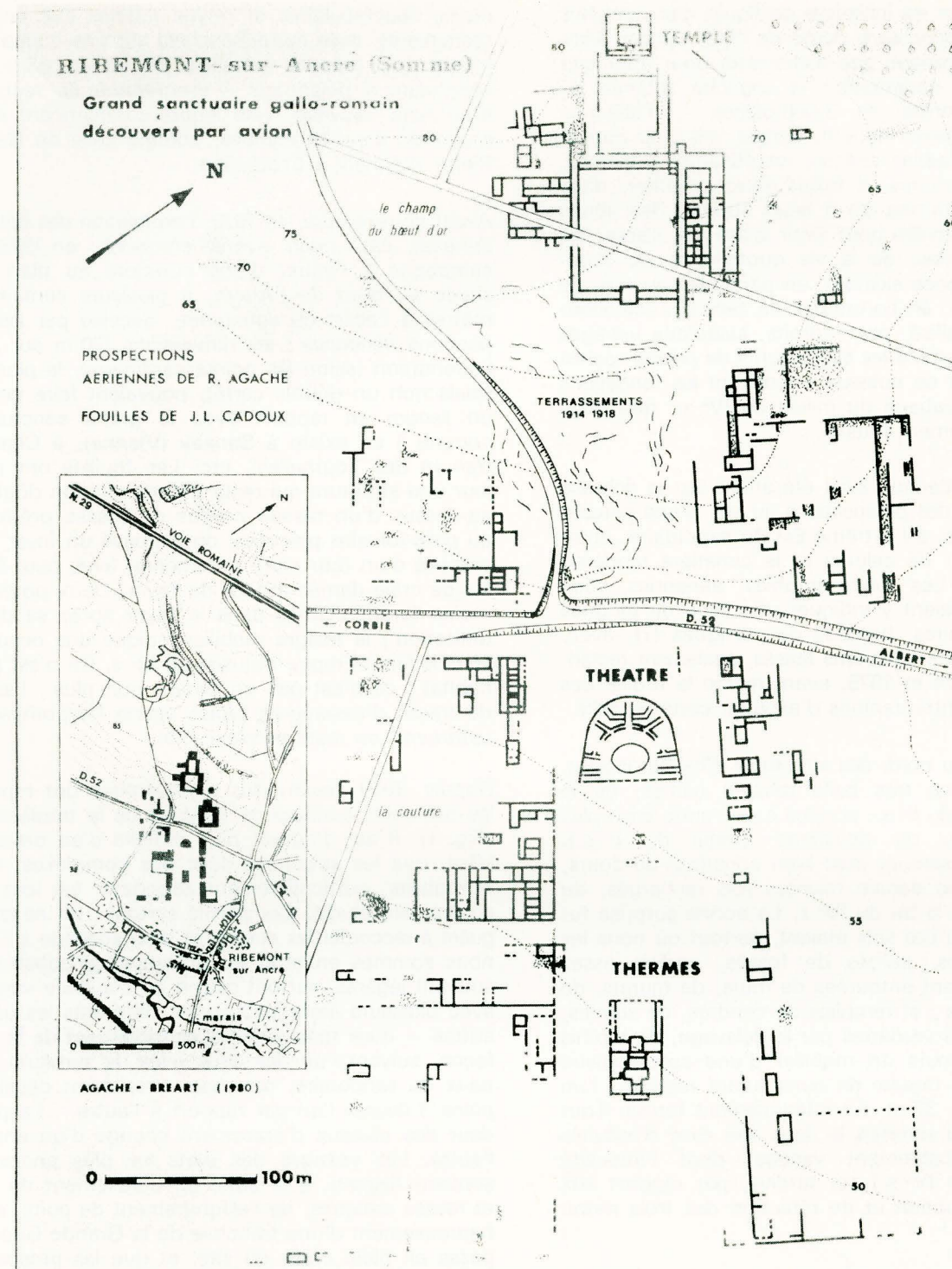


Fig. 1 Plan général du sanctuaire et localisation des fouilles 1979-81.

de niveaux de sols, ni de remblais, plus de stratigraphies. Il ne reste que les structures en creux, fosses, fossés, caves et puits, qui précisément échappent à l'investigation aérienne. Le seul moyen de reconnaître ces structures reste de procéder à de grands décapages, en retirant la terre arable sur toute la surface des bâtiments connus, et leurs abords. C'est une méthode extrêmement coûteuse qui ne peut guère s'appliquer, à grande échelle, que pour des fouilles de sauvetage, comme dans la vallée de l'Aisne. L'utiliser à Ribemont sur plusieurs dizaines d'hectares — destinés de surcroît à être remis en culture — eût été une aberration. Mieux valait, pour ces zones arasées, s'armer de patience, et prospector systématiquement après chaque labour : le mobilier ramassé au fil des

années finit par donner un échantillonnage du contenu des structures en creux dont les niveaux supérieurs sont entamés à chaque passage de la charrue (8).

La tentation, pourtant, était grande de ne pas arrêter là les recherches. Une connaissance satisfaisante des monuments ne nous renseignait que sur la vie "officielle" du sanctuaire : la date très précoce de la construction du temple, l'avatar du "sanctuaire de remplacement" à la fin du I^{er} s., indice d'un retour à des formes de culte plus proches de la tradition celtique, la relance observée à la fois sur le temple (reconstruction), le théâtre (transformations) et les thermes (réparation) sans doute sous le règne de Marc-Aurèle, l'abandon général à la fin du IV^e s., tout cela

ne fait que refléter les initiatives politiques des évergètes locaux, à l'instigation sans doute de l'Etat romain. Mais nous n'avions presque pas d'éléments pour apprécier la vie réelle du sanctuaire : la capacité estimée du théâtre — de l'ordre de 3.000 places —, l'absence d'ex-votos populaires dans le temple, etc., ne constituaient que de faibles indices, insuffisants, dispersés, parfois contradictoires. Il fallait donc chercher, dans les bâtiments annexes ou à leurs abords, des zones assez bien conservées pour avoir laissé des traces des activités matérielles, de la vie quotidienne du sanctuaire. Or ces zones existent, en particulier au n.e. de la troisième cour, en contre-bas de celle-ci : l'alluvionnement y a fossilisé, par endroits, jusqu'aux vestiges les plus ténus, comme les alignements de pierres sèches jalonnés de trous de poteaux constituant les fondations d'une modeste cabane du milieu du IV^e s., que nous avons pu entièrement fouiller.

Très tôt, notre attention avait été attirée sur la richesse en mobilier, lors des prospections au sol, d'une parcelle située à mi-pente, à l'extrême Est du sanctuaire, entre la troisième cour de celui-ci et le cimetière moderne de Ribemont. Les photographies aériennes, peu parlantes, semblaient y indiquer une série de longues cours rectangulaires, bordées de portiques (?), avec, au sud, deux petits bâtiments arasés, également rectangulaires. Dès 1974 et 1975, avant même la fouille des thermes, nous entreprenions d'explorer cette parcelle.

On y a trouvé, au nord, des structures d'habitat isolées, en particulier une très belle cave à niches, de la deuxième moitié du II^e s., accolée à une autre cave plus ancienne (milieu ou deuxième moitié du I^{er} s.). L'essentiel du gisement était bien constitué de cours, aux sols de craie damée maintes fois rechargés, du début du II^e s. à la fin du IV^e s. La bonne surprise fut de constater que ces sols étaient, partout où nous les avons rencontrés, percés de fosses, parfois assez profondes, souvent entourées de murs, de murets, de trous de poteaux ; et remplies de cendres, de scories, de terres rendues verdâtres par le délavage, de torchis brûlé, avec toujours un mobilier d'une spectaculaire abondance. Une dizaine de puits furent repérés ; l'un d'eux, jusqu'à — 32 m, fut intégralement fouillé. Tout indique que nous sommes là dans une zone d'activités artisanales, probablement variées, dont l'intensité maximale (III^e et IV^e s.) est tardive, par rapport aux dates de construction et de réfection des trois monuments (9).

L'intérêt de fouiller une partie des bâtiments annexes était donc démontré ; nous savons maintenant qu'au moins 2 hectares, le long et en contre-bas des bâtiments annexes est, méritent encore d'être fouillés. La difficulté est qu'on ne peut plus se contenter de la méthode des sondages exploratoires sélectionnés, qui réussissait si bien pour la fouille des monuments : ici, les structures sont irrégulières, enchevêtrées — nous reviendrons sur cet aspect ; leur localisation n'est pas connue à l'avance, leur étendue est imprévisible ; il s'agit enfin de structures inconnues ou mal connues ailleurs, rarement publiées, et les inductions par comparaison sont hasardeuses, sinon impossibles. Après la phase exploratoire dans laquelle nous sommes aujourd'hui, il faudra, dans cette zone d'habitat et d'artisanat, multiplier les études exhaustives de surfaces limitées : fouille parfois ingrate, toujours complexe, aux résultats

moins spectaculaires et moins rapides que celle des monuments, mais qui débouchera sur une connaissance intime des aspects matériels de la vie d'un grand sanctuaire à pèlerinage — programme de recherches d'un type nouveau, vers lequel commencent aussi à s'orienter d'autres équipes, comme celle de Georges-Pierre Woimant à Champlieu.

Avant de reprendre, en 1979, l'exploration des bâtiments annexes est, nous avons consacré, en 1978, une campagne à l'étude d'une structure au plan carré, située au bord de l'Ancre, à plusieurs centaines de mètres à l'écart du sanctuaire, décelée par les prospections aériennes : les dimensions (20 m sur 20 m), l'orientation (selon les points cardinaux), le plan carré (mais non un double carré), pouvaient faire penser à un *fanum* en rapport avec le grand sanctuaire — comme il en existe à Sanxay (Vienne), à Champlieu (*fanum* des Tournelles), etc. Les fouilles ont mis au jour une structure qui reste d'interprétation douteuse : au-dessus d'un réseau confus de fossés pré-romains ou gallo-romains précoces, on a trouvé un foyer central entouré d'un mur carré parementé, avec peut-être un sol de craie damée autour du foyer. Deux poteaux au moins furent plantés dans le foyer après sa dernière utilisation ; le maigre mobilier indique une occupation sous le Haut-Empire et jusqu'au III^e s. Ce n'est pas un habitat ; ce n'est pas un *fanum* non plus ; l'absence de traces d'ossements brûlés écarte l'hypothèse d'un *ustrinum* ; on reste perplexe (10).

Depuis 1979, les fouilles exploratoires ont repris sur les bâtiments annexes au nord-est de la troisième cour (Fig. 1). Il est d'autant plus difficile d'en dresser un bilan, que les structures sont très complexes, et que le mobilier, particulièrement abondant, est loin d'être entièrement étudié. Complexité surtout : on ne parvient guère à raccorder les structures d'un sondage à l'autre ; nous sommes en effet en présence de constructions souvent légères, surtout quand on s'avance vers l'est, avec plusieurs états juxtaposés, différents les uns des autres — mais tous orientés sensiblement de la même façon, suivant l'un des deux axes de symétrie principaux du sanctuaire, ces deux axes étant décalés d'à peine 3 degrés l'un par rapport à l'autre... La profondeur des niveaux d'arasement change d'un endroit à l'autre. Les vestiges des états les plus anciens sont souvent disparus, à la suite du creusement de fosses et fossés antiques, de l'effondrement de puits, et malheureusement d'une tranchée de la Grande Guerre qui passe en plein cœur du site, et que les prospections aériennes n'ont pas permis de délimiter. Les niveaux les plus récents sont inégalement arasés et ne subsistent, eux aussi, que par endroits. En somme, une superposition de puzzles dont il manquerait à chacun beaucoup de morceaux. On retrouve paradoxalement dans notre sanctuaire rural des conditions comparables à celles des fouilles urbaines, avec du moins cet avantage que l'occupation n'y a pas duré plus de cinq siècles.

Malgré ces difficultés, les grandes lignes de l'organisation des bâtiments annexes nord-est commencent à être intelligibles (Fig. II). Nous insisterons ici sur les résultats, encore inédits, de ces fouilles toutes récentes. On s'aperçoit que trois ensembles se distinguent : à l'ouest, au bord de la troisième cour du sanctuaire, se trouve un grand bâtiment chauffé par hypocauste. En

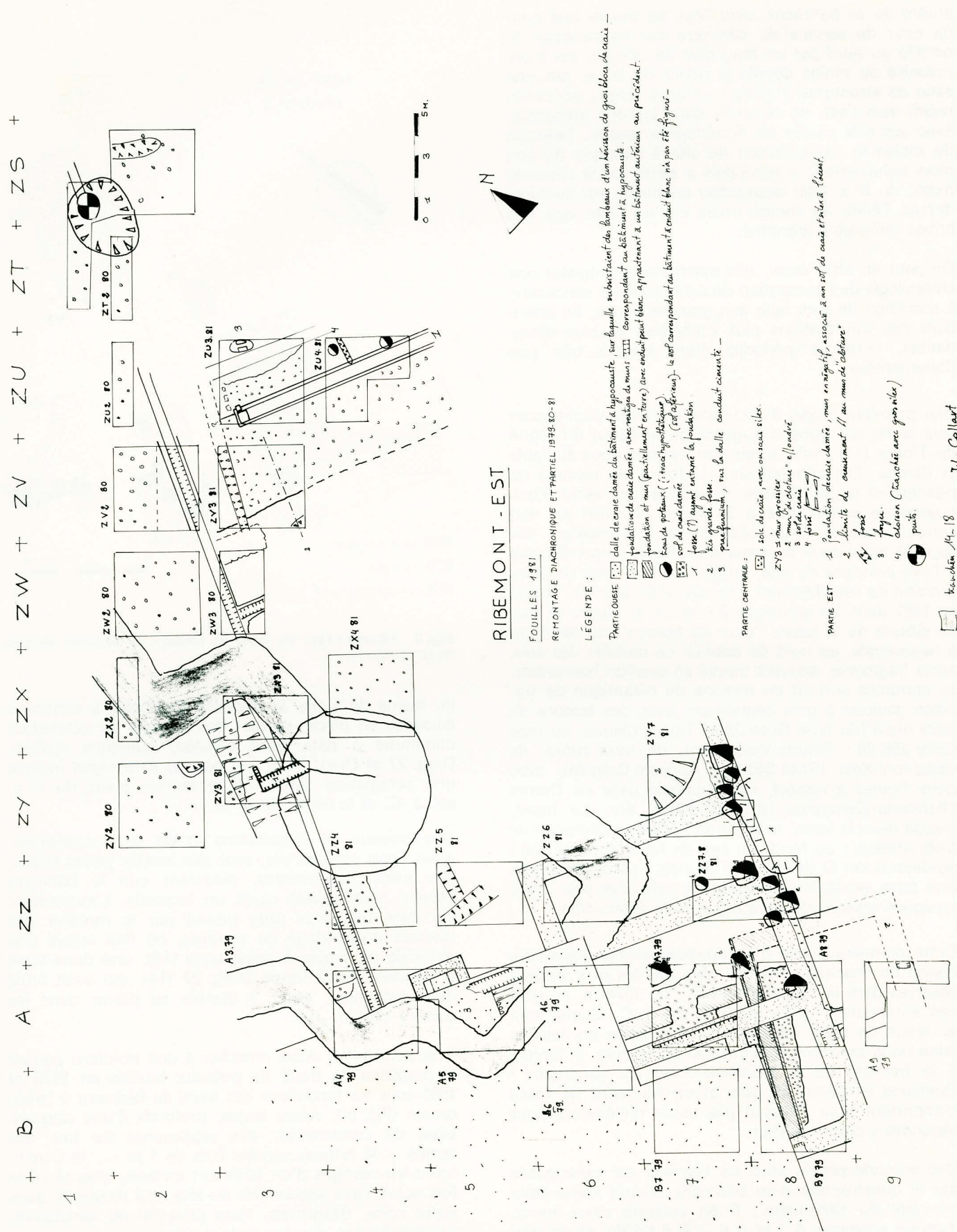


Fig. 2 Ribemont-Est : plan de remontage partiel, campagne 1979-81.

arrière de ce bâtiment, vers l'est, se trouve une cour (la cour de service du bâtiment sur hypocauste ?), bordée au nord par un long mur de clôture, qui a été colonisé au moins depuis le début du IV^e s. par une série de structures d'habitat diffuses. Enfin, en continuant vers l'est, on retombe dans la zone artisanale, avec ses sols percés de nombreuses fosses. Telle est du moins la configuration du site à l'époque de son plein achèvement, c'est-à-dire à partir de la seconde moitié du II^e s. Son occupation antérieure est certaine, depuis Tibère au moins, mais il n'en reste que des bribes difficiles à identifier.

On peut en effet aussi, dès maintenant, proposer une chronologie de l'occupation de cette zone du sanctuaire, à condition de s'en tenir aux grandes lignes, en attendant des informations plus complètes et plus abondantes, certaines périodes étant encore très peu documentées.

Une première phase d'occupation semble commencer vers la fin du règne d'Auguste ou le début du règne de Tibère (11) ; elle aurait son apogée sous Caligula et Claude. Elle apparaît sous la forme de niveaux de piétinement (argile verdâtre, d'une épaisseur allant d'une dizaine de centimètres à 30/40 cm, d'ouest en est) surtout sous le futur bâtiment à hypocauste ; elle apparaît aussi sous la forme d'un fossé perpendiculaire à l'axe principal du site, large d'un peu plus de 3 m, profond de sensiblement 1 m, au profil en "V", fouillé en 1981 dans les sondages ZY et ZX 3, contre le mur de clôture de la future "cour de service" du bâtiment à hypocauste, au nord de celui-ci. Le mobilier des sols, assez fragmenté, souvent trouvé en position horizontale, se compose surtout de tessons de céramique de tradition gauloise à gros dégraisant, avec des tessons de *terra nigra* (du type Gose 299 : Tibère-Claude, au type Gose 288-89 : Claude-Vespasien), de *terra rubra*, de vases-tonnelets (Gose 340-41 : Auguste-Caligula), avec deux fibules à ressort, une monnaie usée de Comm l'Atrébate/Carmanos (B.N. n° 8680), etc. Le fossé, creusé dans le loess, avait un remplissage composé de trois niveaux : au fond, un peu de loess, à peine sali ; au-dessus, un lit de charbon de bois ; pour l'essentiel, une terre verdâtre comparable à celle des sols, avec quelques tessons de *terra nigra* et de *terra rubra*.

Cette première phase d'occupation semble disparaître quand on descend vers l'est ; les sols les plus anciens observés dans la "zone artisanale", en 1974-75, ne sont pas antérieurs à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. Quelle était la nature de cette occupation ; sans doute contemporaine de la première construction du temple, et limitée à la bordure de la troisième cour du sanctuaire ? Quelques lambeaux de sols et un fragment de fossé n'apportent pour l'instant pas assez d'éléments pour répondre à cette question.

Une seconde phase, sous les Flaviens, est caractérisée par la construction d'un bâtiment orienté selon l'axe principal du sanctuaire ; il en subsiste deux murs, dans les sondages A 7 et A 8 — B 8 (1979), et un mur en retour localisé en 1981 (sud du sondage ZZ 7) ; l'un des murs, probablement une cloison entre deux pièces, large de 40 cm, était en terre brune revêtue d'enduits peints blancs (12). Le sol, à l'intérieur du bâtiment, était fait de craie damée — une couche assez mince — couverte d'un niveau d'occupation (terre noire) épais

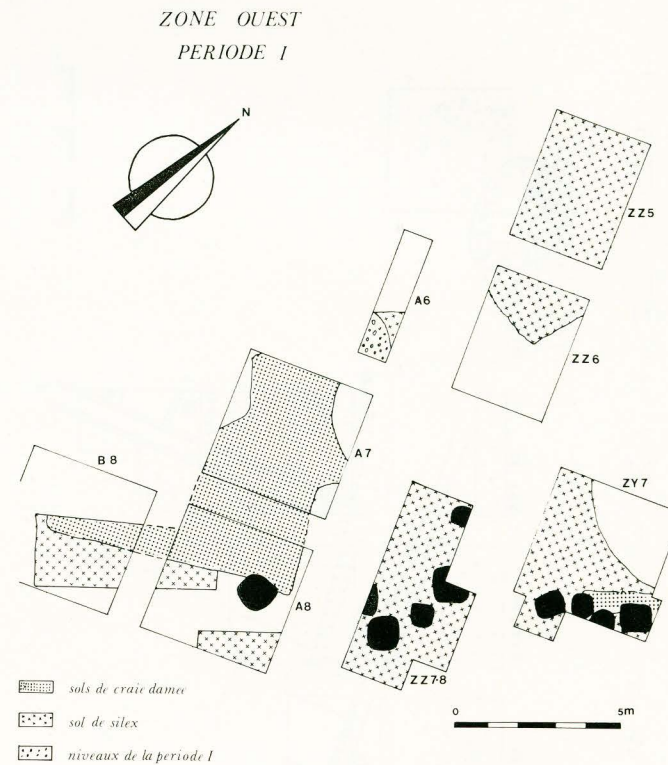


Fig. 3 Ribemont-Est : les trous de poteaux du bâtiment en bois de la période III.

de moins de 5 cm. Le mobilier (2 fibules à charnière écrasées en place, surtout des tessons de céramique commune à pâte grise bleutée, quelques sigillées Drag. 27 et Drag. 18/31, un peu de *terra nigra*) indique une occupation dans tout le dernier quart du I^{er} s. ap. J.-C. et le début du II^e s.

Des niveaux de démolitions et de terre cendreuse, assez épais par endroits, avec des enduits peints brûlés, des tuiles fragmentées, montrent que le bâtiment Flavien a été nivelé après un incendie. L'événement est daté (*terminus ante quem*) par le mobilier des niveaux d'épandage de cendres, où l'on relève une monnaie de Trajan à peine usée (13), une demi-tasse en sigillée, de la forme Drag. 27 (14), qui avait brûlé dans l'incendie, etc. : il semble se placer dans les années 120 ap. J.-C.

Il se peut qu'on doive rattacher à une troisième période la douzaine de trous de poteaux fouillés en 1979 et 1981 sous les fondations des murs du bâtiment à hypocauste (Fig. III). Assez larges, profonds d'une cinquantaine de centimètres, très rapprochés les uns des autres — le rythme semble être de 1 m —, ils constituent les vestiges d'un bâtiment en bois, orienté cette fois selon l'axe secondaire du site, qui remplace dans notre zone, désormais, l'axe principal du sanctuaire. Le remplissage des trous de poteaux ne contient que du mobilier résiduel des couches traversées lors du creusement, c'est-à-dire surtout du mobilier de la première période. Le bâtiment en bois ne serait-il pas alors une annexe, à l'est, de l'habitat Flavien ? Mais le fait que plusieurs trous de poteaux traversent des niveaux d'incendie, et le fait, comme on l'a vu, qu'il y

a eu changement d'orientation, amènent à conclure que le bâtiment en bois est postérieur au bâtiment Flavien — à moins qu'il y ait eu deux bâtiments en bois successifs, certains trous de poteaux semblant pouvoir aussi s'accorder avec l'orientation primitive du site...

Inutile de "creuser" plus ici ce problème de trous, qui sera peut-être résolu quand la reprise de fouilles exhaustives aura comblé les trous de notre documentation en multipliant notre documentation sur les trous (15). Retenons seulement qu'en plein Age d'Or de l'Empire Romain, entre les Flaviens (bâtiment à enduits peints blancs) et la deuxième moitié du II^e s. (bâtiment sur hypocauste), on construisait ou reconstruisait, dans une partie apparemment "officielle" du sanctuaire de Ribemont, en ayant recours à une simple architecture de bois.

A la même époque, semble-t-il, à une trentaine de mètres plus à l'est, a existé un bâtiment dont il n'est apparu qu'un mur récupéré, vu sur une longueur de plus de 10 m (sondages ZU 3 et ZU 4) et une partie d'un mur parallèle à ce dernier, à l'ouest (sondage ZW 3). On serait donc en présence d'une pièce rectangulaire large d'un peu plus de 7 m, longue d'au moins 16 m, ou de deux pièces rectangulaires parallèles, ou d'une pièce et d'un portique parallèles (Fig. IV). L'orientation des vestiges, la seule de ce genre attestée jusqu'ici à Ribemont, marque encore un décalage supplémentaire vers l'est, par rapport aux deux autres orientations connues. Un beau foyer intact (une fosse bordée de deux blocs de grès rose) coupait le niveau de mortier provenant de la démolition de ce ou ces bâtiments. Ce foyer avait été très vite fossilisé par les

sols installés lors du réaménagement ultérieur du site. Les céramiques et un sesterce usé d'Antonin le Pieux datent le foyer de l'extrême fin du II^e s. et donnent le *terminus ante quem* de la démolition du bâtiment. Que pouvait être cette construction ? Quels étaient ses rapports éventuels avec le bâtiment en bois, à l'ouest ? Sur ce dernier point, il est d'autant plus difficile de répondre que les sols entre les deux ensembles (sols de cour [?] en craie damée) sont perturbés par un grand entonnoir d'effondrement d'un puits, et par une tranchée de la Grande Guerre.

La quatrième période est celle qui apparaît le mieux : il s'agit du grand bâtiment sur hypocauste, dont seule l'extrémité est nous est actuellement connue, mais qui pourrait bien se poursuivre d'un seul tenant jusqu'à la troisième cour du sanctuaire (Fig. V). Trois pièces non chauffées ont été reconnues au sud-est. Au nord-ouest, tout le bâtiment est construit sur un "socle", ou "soubassement" de craie damée, épais de 60 cm, surmonté d'un hérisson de blocs non appareillés, lui-même surmonté d'un lit de mortier au tuileau, qui servait de base aux pilettes. L'arasement est si poussé qu'il ne reste plus de pilettes en place (sauf un peu plus à l'ouest dans un sondage isolé fait en 1967 par A. Ferdière). L'identification de la structure est cependant certaine : c'est exactement la même technique que pour les thermes fouillés au sud du site, aux dimensions près. L'existence d'un *prae-furnium* (sondage A 5, 1979) ôterait toute hésitation, s'il devait en subsister. Dans le prolongement du mur délimitant au nord les pièces chauffées, se poursuit, sur près de 30 m en direction de l'est, un long mur, solide et bien fondé, que l'on ne peut interpréter que comme le mur de clôture de la cour de service du bâtiment à hypocauste ; certains

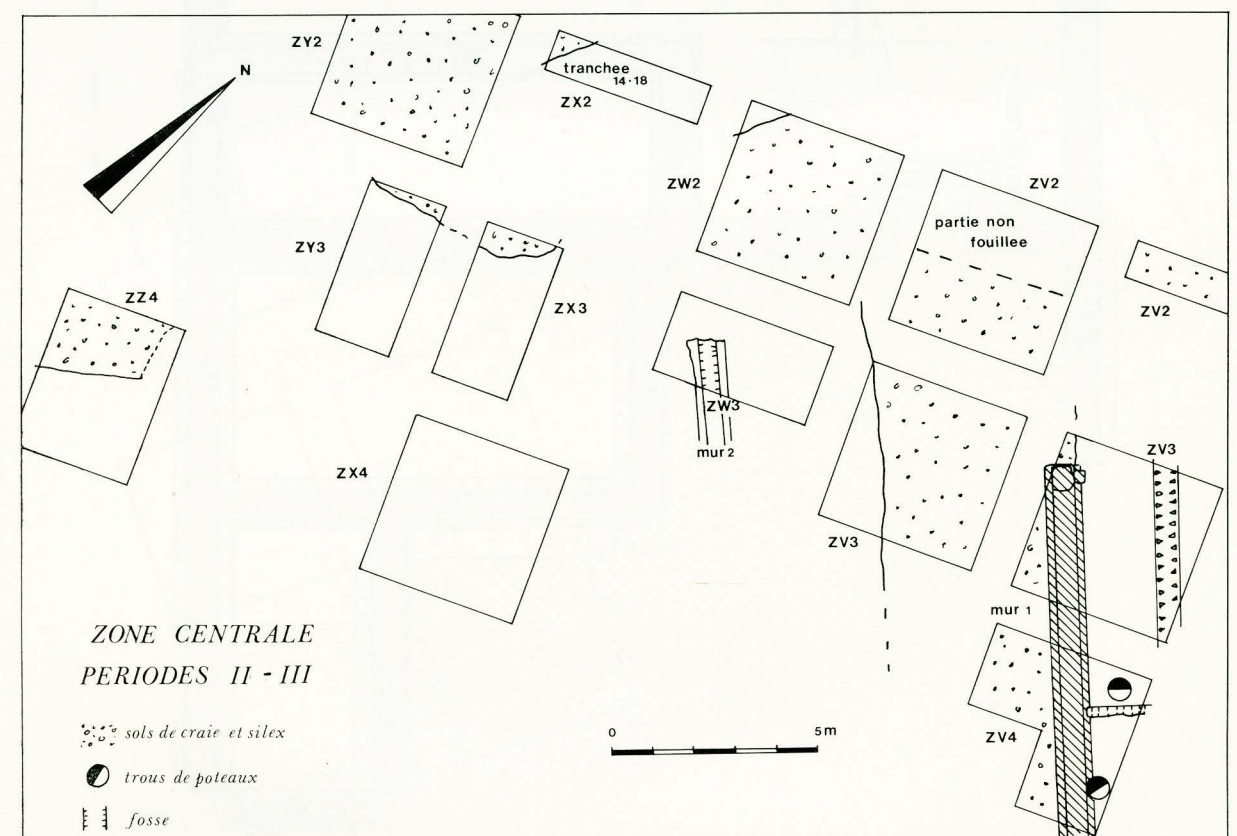
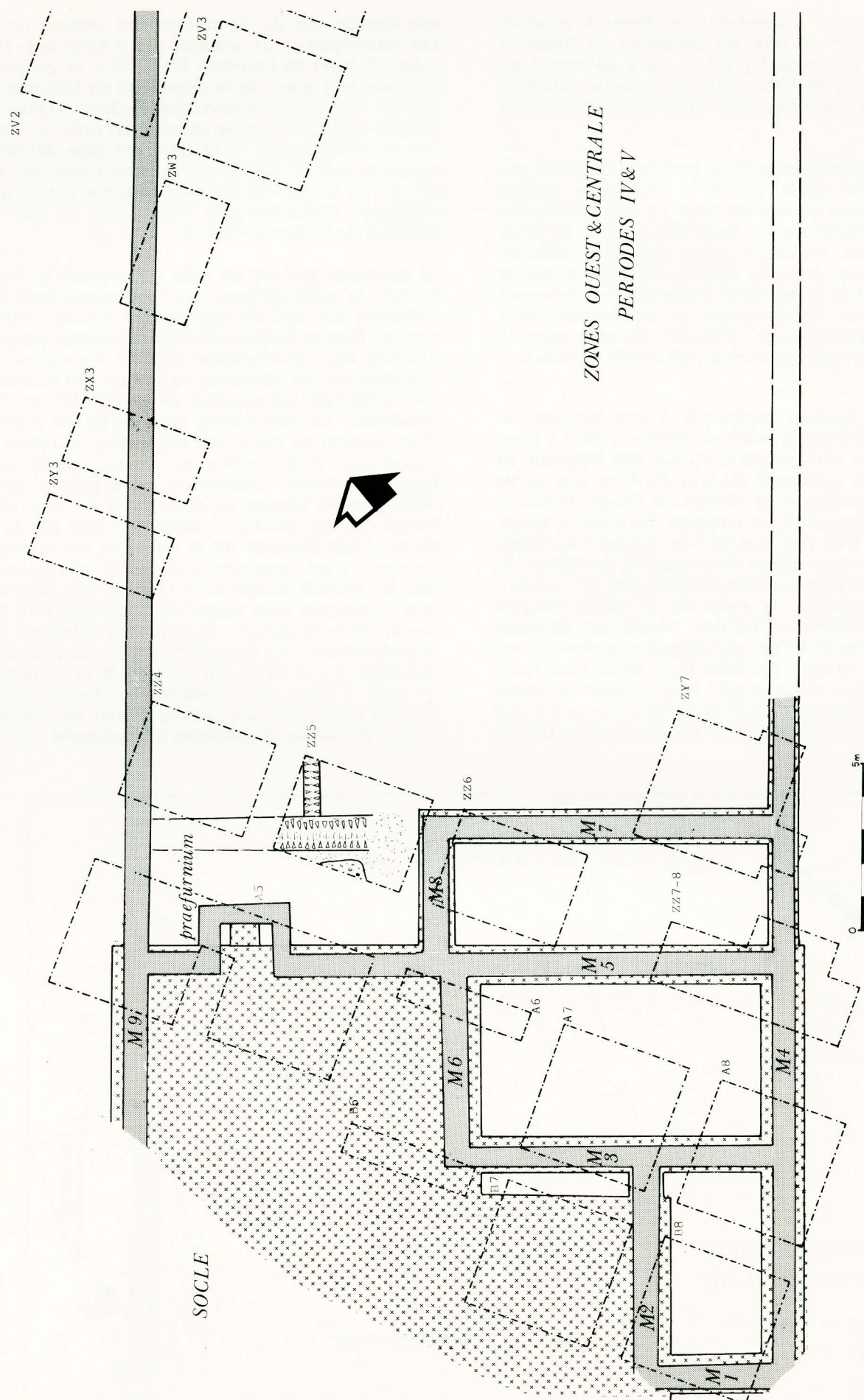


Fig. 4 Ribemont-Est : le bâtiment à orientation décalée de la période III.



142 Fig. 5 Plan de masse, partie Est, du grand bâtiment sur hypocauste (fin du II^e s. - IV^e s.).

indices invitent à restituer un autre mur de clôture, au sud de la cour.

Que pouvait être cet ensemble, d'aspect assez monumental ? S'agit-il de thermes, qui seraient venus compléter ou remplacer les thermes du sud ? Pour en être certain, il faudrait connaître la totalité du plan de l'édifice. On objectera que la situation, sur un haut de pente venteux et sec, n'est guère propice à un établissement balnéaire. Le *praefurnium*, de son côté, est bien petit ; et si la cour de service devait s'interpréter comme une palestra, le *praefurnium* n'aurait pas été construit là où il l'a été. S'agit-il alors d'une habitation partiellement chauffée ? Il faudrait savoir si elle était divisée en pièces par des cloisons intérieures : or il ne peut pas en rester de traces, la *suspensura* ayant été arasée. On peut aussi bien penser à une grande salle, celle d'une basilique par exemple. Seule une reconnaissance de la totalité du plan permettra peut-être de conclure.

La chronologie du grand bâtiment chauffé commence à nous apparaître : il a été construit dans la seconde moitié du II^e s. ap. J.-C., sans doute en même temps que les travaux déjà évoqués se faisaient sur le temple et le théâtre, et que les thermes du sud étaient réparés, c'est-à-dire vers le règne de Marc-Aurèle. Un denier d'Antonin, peu usé, trouvé dans la tranchée de fondation du mur de clôture nord, confirme les autres indices. Le bâtiment chauffé semble avoir été occupé, dans l'état actuel de nos connaissances, jusque et peut-être y compris pendant le IV^e s.

La cour de service, elle, a peut-être été occupée dès le III^e s. par des habitations, sans doute très légères, dont les seules traces retrouvées sont des niveaux d'incendie sur des lambeaux de sols de craie. La dernière phase reconnue avec certitude commence plus tard, au début du IV^e s., ou à l'extrême fin du III^e s. (Fig. VI). Le mur de clôture, ruiné et abandonné par endroits, réparé à d'autres endroits, sert d'appui à de médiocres constructions, aux murs de pierres sèches avec matériaux de réemploi, qui font penser à de petites cabanes. Le mobilier redevient très abondant (monnaies, céramiques) dès l'époque de la Tétrarchie : on est en présence d'habitations, assurément très pauvres, mais avec une forte densité d'occupation. Cela dure au moins jusqu'au milieu du IV^e s., avec encore du mobilier datable des dernières années du même siècle, puis, plus rien. Le théâtre, lui aussi, avait connu une "renaissance" à l'époque constantinienne ; l'arène était encore en usage au moins au milieu du IV^e s. Cette "renaissance" est-elle un phénomène particulier à Ribemont-sur-Ancre ? Ou ne s'agit-il pas d'un phénomène général, dans notre région, mal connu parce que les vestiges qui en témoignent sont de médiocre qualité, situés à des niveaux proches de la surface, et souvent arasés ? (16).

Par des méthodes beaucoup plus lentes, moins spectaculaires que celles employées pour la fouille des monuments de Ribemont, nous pouvons espérer connaître non plus simplement l'histoire officielle, mais l'histoire vécue du sanctuaire — connaître les réponses des usagers après avoir déchiffré les propositions des

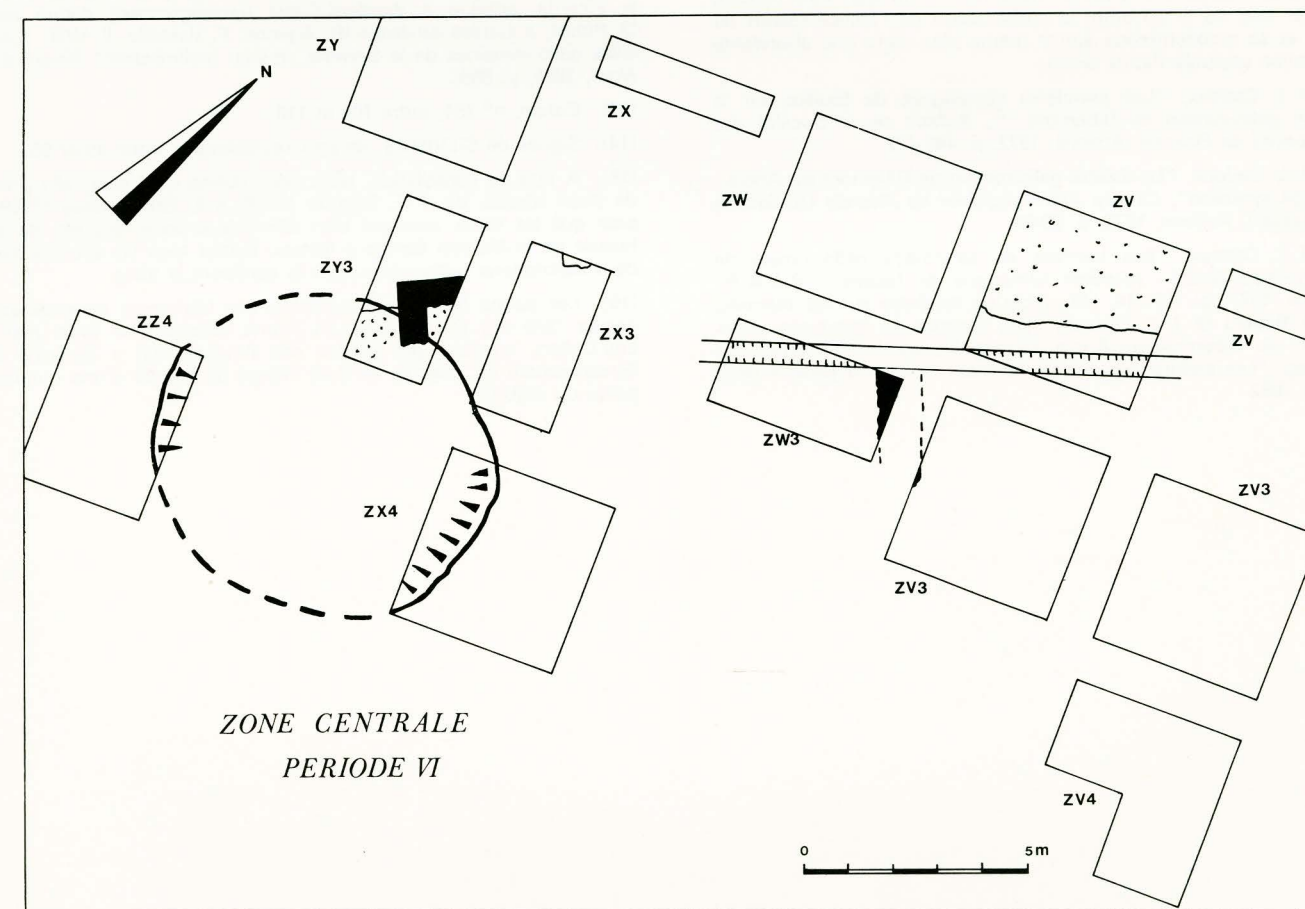


Fig. 6 Ribemont-Est : vestiges de cabanes du IV^e s. en appui sur le mur de clôture Nord.

promoteurs. Cela demandera encore beaucoup d'efforts, l'aspect quantitatif des renseignements prenant une importance croissante. Nous avons maintenant la preuve, par nos explorations, qu'une partie des bâti-

ments annexes est assez bien conservée pour justifier ces efforts. Après 16 ans de recherches (fructueuses), les fouilles de Ribemont ne font encore que commencer...

NOTES

(1) R. Agache, *Archéologie aérienne de la Somme, recherches nouvelles*, Bull. spécial n° 6 de la Soc. de Préhist. du Nord, Amiens, 1964, pl. 60, Fig. 202.

(2) A. Ferdière, "Première campagne de fouilles dans la villa gallo-romaine de Ribemont-sur-Ancre (Somme)", *Revue du Nord*, n° 191, octobre-décembre 1966, p. 539-543.

(3) J.-L. Cadoux et J.-L. Massy, "Ribemont-sur-Ancre : études", *Revue du Nord*, n° 207, octobre-décembre 1970, p. 469-511. La chronologie du temple a été complétée et rectifiée depuis cette première publication : voir J.-L. Cadoux, "Un sanctuaire gallo-romain isolé : Ribemont-sur-Ancre, *Latomus*, Bruxelles, XXXVII, 1978, p. 325-360 et A. Quillet, "Les enduits peints du sanctuaire gallo-romain de Ribemont...", *ibid.*, p. 361-363. L'étude des enduits peints et une révision du mobilier ont prouvé que le "sanctuaire de remplacement", situé dans la galerie, devant l'entrée de la *cella*, ne correspond pas au dernier état du temple (à partir du III^e s.), comme on l'avait cru d'abord, mais bien à un état intermédiaire (dernier tiers du I^{er} s.) entre la construction de l'édifice (début du I^{er} s.) et sa reconstruction sur le même plan avec une abondante décoration sculptée (fin du II^e s.).

(4) J.-L. Cadoux, "Les premières campagnes de fouilles sur le théâtre gallo-romain de Ribemont...", *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, Amiens, 1972, p. 448-472.

(5) J.-L. Cadoux, "Le théâtre gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre : essai de synthèse", *Cahiers Archéologiques de Picardie* (Antiquités Historiques), Amiens, 1975, p. 29-54.

(6) J.-L. Cadoux, "Les thermes du sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre : première campagne de fouilles", *B.S.A.P.*, Amiens, 1977, p. 116-144. Un article de synthèse sur les thermes, par D. Bayard et J.-L. Cadoux, "Les thermes du sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre (Somme)", suivi d'un article de Cl Allag, "Les enduits peints des thermes...", sont à paraître dans *Gallia*, 1982.

(7) R. Agache et B. Bréart, *Atlas d'archéologie aérienne de Picardie*, Amiens, 1975, p. 110-111 et planche de couverture. R. Agache, "Nouveaux apports des prospections aériennes en archéologie pré-romaine et romaine de la Picardie", *Cahiers Archéologiques de Picardie*, 1979, p. 60-63. etc.

(8) On souhaiterait que tous les prospecteurs, lorsqu'ils agissent isolément, localisent leurs trouvailles et communiquent leurs inventaires aux chercheurs. Ce n'est, hélas, pas toujours le cas.

(9) J.-L. Cadoux, *article cité*, in *Latomus*, 1978, p. 347-352.

(10) J.-L. Cadoux, "Informations archéologiques, Circonscription de Picardie", *Gallia*, 1979, p. 330-331.

(11) Ce qui correspondrait à la construction du premier état du temple.

(12) Cette technique, encore utilisée naguère dans la construction de maisons bourgeoises à Athènes, par exemple, est attestée pour la Picardie antique à Vendeuil-Caply (renseignement donné par D. Piton), à Estrées-sur-Noye (R. Agache, F. Vasselle, E. Will, "Les villas gallo-romaines de la Somme, aperçu préliminaire", *Revue du Nord*, 1965, p. 559).

(13) Cohen, n° 384, entre 104 et 110.

(14) Signée de SILVINVS, de La Graufesenque, entre 40 et 95.

(15) A titre de consolation, nous nous dirons qu'il aura fallu près de deux siècles, de J.-F. Séguier (1758) à E. Espérandieu (1919) pour que les trous, pourtant bien délimités et sans lacunes, de la façade de la Maison Carrée à Nîmes, livrent tous les secrets des deux inscriptions successives dont ils gardaient la trace.

(16) Les pages touchant les fouilles des bâtiments annexes est depuis 1979 ont été réalisées en étroite collaboration avec Jean-Luc Collart, stagiaire du Service des Fouilles, qui a participé à l'encadrement du chantier et s'est chargé de l'étude d'une notable partie du mobilier.